

Les journaux d'Alger publient un télégramme d'Oran annonçant que la majeure partie des Flittas, dans la subdivision de Mostaganem, ont fait défection. Le colonel Lepasset, revenant de Tiarct, a été attaqué, le 14, par 2,500 hommes. La lutte a été longue. L'ennemi a été repoussé avec de fortes pertes. Nous n'avons eu qu'un mort et quatre blessés.

### LA FRONTIÈRE DU RHIN.

Les offres de l'Angleterre sont comme les présents des Grecs : il faut les redouter à l'égal des dangers les mieux caractérisés.

Depuis quelques semaines, une violente animadversion s'est produite en Angleterre, à l'endroit de l'Allemagne en général et de la Prusse et de l'Autriche en particulier, qui sont les puissances directrices de la confédération germanique. Le peu de cas que l'Allemagne a fait des remontrances de l'Angleterre au sujet de l'invasion du Danemark, et surtout l'audace de l'Autriche à faire preuve en envoyant une escadrille dans la mer du Nord, sont la cause bien naturelle de cette irritation ; et les applaudissements frénétiques qui ont salué, dans l'enceinte de la Chambre des communes, la nouvelle de la victoire — bien modeste pourtant — remportée par les Danois devant Heligoland forment un signe non équivoque des sympathies de l'Angleterre pour le Danemark et surtout de ses antipathies contre l'Allemagne.

Mais ce qui a mis le comble au mécontentement de l'Angleterre c'est le calme, — qu'on a qualifié d'apathie, — de la France, en présence des empiétements allemands sur le territoire scandinave. On est tellement habitué en Angleterre à voir la France se mêler à toutes les querelles où il y a un peu d'honneur à recueillir, au risque même de nombreux horions à recevoir, que l'on ne peut comprendre que la France n'ait pas fait de la cessation des hostilités en Danemark un *casus belli* posé aux puissances allemandes. L'Angleterre est si aveugle sur ce point qu'elle ne songe pas qu'on pourrait lui dire : « Commencez vous-même et nous vous suivrons. » C'est éternellement la fable de Bertrand et Raton : la France doit retirer les marrons du feu, au risque de se brûler les doigts ; cela fait, l'Angleterre croque gravement lesdits marrons et les déclare excellents.

Pour la première fois peut-être, depuis un temps immémorial, la France a vu une guerre éclater à ses portes sans s'empresser d'y prendre part. Il y a du généralisme dans le caractère du Français ; s'il ne peut rétablir la paix, par son ascendant moral, il n'a de cesse ni de repos qu'il n'ait pris part à la lutte. Cela rappelle les duels des raffinés du temps des Guises : les témoins mettaient l'épée à la main en même temps que les deux adversaires ; et Dieu sait les blessures faites, dans ces ridicules rencontres, par des mains amies !

Or, l'Angleterre trouvant, pour la première fois, la France assez froide à l'endroit de l'odeur de la poudre, et même disposée à laisser cette querelle d'Allemands et de Scandinaves se vider sans elle, est en train d'avoir recours aux grands moyens et de frapper un grand coup. Espérant à la fois effrayer l'Allemagne et affriander la France à l'aide de cette vieille rengaine de la *frontière du Rhin*, elle fait déclarer par ses journaux que si la France, encouragée par les procédés sans scrupule des Allemands dans les Duchés, s'avise de revendiquer les armes à la main sa frontière du Rhin, elle n'y ferait pas obstacle. Voyez-vous la générosité anglaise, qui consentirait à nous permettre de dépouiller nos voisins si telle était notre fantaisie ! Mais d'abord l'Angleterre oublie que si la France se décidait à revendiquer son ancienne frontière du Rhin, elle commencerait par s'assurer deux choses : on premier lieu les sympathies des populations auxquelles elle offrirait l'annexion à l'Empire français, et en second

lieu les moyens matériels de soutenir cette revendication envers et contre tous.

Heureusement, nous n'en sommes pas là, et nous espérons bien que nous n'y viendrons jamais. La France a des frontières morales bien autrement solides et inexpugnables que ces prétendues frontières naturelles qui n'ont pas empêché, aux jours de nos désastres, les armées ennemies de venir camper à Paris. A supposer que le Rhin fût une frontière plus naturelle que la simple ligne de douane actuellement existante, les avantages que présenterait la possession de cette frontière naturelle ne seraient pas à mettre en balance avec les inconvénients majeurs qu'elle entraînerait avec elle. Nous ne dirons pas que la France n'a pas un droit quelconque à la reprise de cette frontière ; mais nous soutenons que, quel qu'il en soit de ce droit, elle n'a absolument aucun intérêt à le revendiquer, et que cette revendication, qui ne serait peut-être pas une injustice, serait certainement une faute ; or nous espérons fermement que cette faute ne sera pas commise. — E. MOUTET. (Courrier du Havre).

### DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

New-York, 6 mai.

L'amiral Portet a fait sauter une canonnière dans le Red-River. De retour à Alexandria, il a attaqué les confédérés et les a forcés à détruire deux transports.

Le général confédéré Forrest s'est emparé de Decatur, dans le Tennessee. Toute la garnison aurait été passée au fil de l'épée.

New-York, 7 mai.

La campagne de Grant contre Richmond a commencé. L'armée de Meade a passé le Rappahannock, le 4, sans rencontrer d'opposition. Le 5, elle s'est avancée jusqu'à Chancellorsville et Wilderness où de vives escarmouches ont eu lieu avec Lee qui se trouvait en force devant les fédéraux. Dans la nuit du 5 au 6, les positions de l'armée de Meade étaient parallèles et peu éloignées de la route de Germaniaville à Chancellorsville, les deux ailes appuyées sur ces deux points. Les quartiers-généraux étaient à Wilderness. On s'attendait à une attaque générale pour le 6. Une violente canonnade a été, en effet, entendue le 6 de ce côté, mais on ignore le résultat de l'engagement.

Des colonnes fédérales, coopérant avec l'armée de Meade, se sont avancées de Winchester dans la vallée de la Shenandoah, sous les ordres de Cochet et Sigel. Des troupes, commandées par Butler, ont débarqué, d'autre part, sur cinq points du James-River. L'escadre fédérale, composée de monitors et de canonnières, combine ses mouvements avec ceux de Butler. Beauregard, à la tête de 30,000 confédérés, est à Petersburg pour s'opposer à la marche de Butler.

L'armée de Sherman a quitté Chattanooga, le 5, se dirigeant vers le nord de l'Alabama.

Banks s'est retiré d'Alexandria sur le Mississippi.

New-York, 7 mai.

L'armée de Brunsdide a renforcé celle de Meade en Virginie.

Le général confédéré Forrest a été battu à Bolivar (Tennessee). Son vainqueur, le général Sturgis, l'a poursuivi jusque sur le territoire du Mississippi.

Copenhague, 19 mai.

La Gazette des Départements annonce que le ministre de la guerre, M. le colonel Landbey, a donné sa démission et a été remplacé par le lieutenant-colonel Leich.

Bucharest, 19 mai.

Des adhésions et des félicitations unanimes arrivent de tous les districts à l'occasion des mesures décrétées par le prin-

ce. Partout on a célébré cet événement par des illuminations, des Te Deum et des banquets. Partout la tranquillité est parfaite.

Des manifestations populaires, un Te Deum et une visite en masse des fonctionnaires au palais pour donner leur adhésion s'étaient organisés spontanément. Tout a été contremandé sur le désir du prince qui a dit que les vœux des Roumains devaient se manifester par le vote sans surprise et sans passion.

Le Metropolitan a adressé une Encyclique au clergé pour recommander à ses prières l'acte du 13 mai.

Suez, 19 mai.

Les avis de Shanghai sont du 9. Les troupes impériales chinoises ont été repoussées dans une attaque à Kintang. Le général Gordon a été blessé. Plusieurs de ses officiers ont été tués ou faits prisonniers. Les troupes impériales, ayant reçu des renforts considérables, se sont remises en marche pour attaquer de nouveau Kintang. On croit que les insurgés sont cornes de tous les côtés.

Bruxelles, 19 mai, soir.

En réponse aux dénégations russes, le Journal de Bruxelles affirme qu'avant la prise de Düppel la Russie a déclaré à la Prusse et à l'Autriche qu'elle ne s'opposerait pas à l'annexion des Duchés à l'Allemagne, si ces deux puissances s'engageaient à combattre la réalisation de l'union scandinave.

Londres, 19 mai, 6 h. du s.

Consolidés anglais 90 1/4. Il a été déposé aujourd'hui 73,000 liv. st. à la Banque d'Angleterre.

Le bilan hebdomadaire de la Banque d'Angleterre donne les résultats suivants : Augmentation : Réserve des billets 681,920 liv. st. ; compte du Trésor 267,467 liv. st. ; comptes particuliers 61,246 liv. st. ; en caisse métallique 562,195 liv. st. Diminution : portefeuille, 383,314 l. st. La santé de lord Palmerston est à peu près rétablie.

Dresde, 20 mai.

Un télégramme adressé de Francfort au Journal de Dresde dément le télégramme de Vienne, publié par la Gazette des Postes sur la dernière séance de la conférence de Londres.

Le Journal de Dresde déclare, en se fondant sur des informations authentiques, que le plénipotentiaire de la Diète, M. de Beust, s'est prononcé contre toute espèce d'union des Duchés avec le Danemark, même contre le projet d'union personnelle.

Hambourg, 20 mai.

On mande d'Altona aux Nouvelles de Hambourg, que les commissaires fédéraux voulant enlever tout caractère officiel aux réceptions qui pourraient être faites au duc d'Augustenbourg, dans le cas d'une visite de ce dernier dans d'autres villes du Holstein, ont défendu aux autorités locales d'y assister.

Berlin, 20 mai.

La Gazette de l'Allemagne du Nord publie une dépêche de M. de Bismark, adressée, le 15 mai, à M. le comte de Bernstorff. Dans cette pièce, le cabinet de Berlin se déclare complètement délié de toutes les obligations pouvant résulter du traité de 1852, et autorise à entrer dans toute autre combinaison en dehors de ce traité.

La dépêche dit que, vu le caractère des relations politiques actuelles et la portée européenne de la question, il faut chercher une solution en commun avec les autres grandes puissances. C'est ce point seulement que le gouvernement a reconnu.

Une déclaration et une délibération en commun, relativement aux moyens à prendre pour arriver à ce but, constituent toute la tâche de la conférence.

Londres, 19 mai, soir.

### Chambre des Communes.

M. Whiteside demande s'il est vrai que les Prussiens continuent à lever des contributions dans le Jutland.

M. Layard répond qu'il n'a vu cette nouvelle dans les journaux, mais qu'il n'a reçu à cet égard aucune information officielle.

Sir Grey, répondant à M. Pakington, dit qu'il n'a reçu aucun avis officiel que la flotte autrichienne soit partie pour la Baltique.

M. Layard croit que les vaisseaux autrichiens qui étaient restés à Lisbonne, sont allés rejoindre la flotte dans la mer du Nord.

M. Hennessy demande si le gouvernement a reçu quelque renseignement sur les procédés des Russes en Circassie.

M. Layard répond que le gouvernement a reçu une dépêche de Constantinople constatant qu'un grand nombre de Circassiens tentant l'impossibilité de résister aux forces russes, cherchent un asile en Turquie. Le Sultan a pris les meilleures dispositions pour les recevoir. M. Layard regrette d'avoir à ajouter que la mortalité est très grande parmi les émigrés circassiens.

### CHRONIQUE LOCALE ET DÉPARTEMENTALE

Par décision de M. le ministre des finances, en date des 4 décembre et 10 mars 1830, il a été prescrit qu'aucun proposé de l'enregistrement et des domaines, à l'exception des surnuméraires et des premiers commis, ne pourrait être placé sous les ordres ou la surveillance de son père, beau-père, oncle, frère ou beau-frère.

Un récent arrêté ministériel vient d'étendre ces dispositions aux liens de parenté ou d'alliance entre les agents de l'administration et les officiers publics ou ministériels.

D'après cet arrêté, aucun agent, parent ou allié d'un officier public ou ministériel, jusqu'à un degré de neveu exclusivement, ne peut, à moins d'avoir obtenu une dispense, exercer ses fonctions dans la circonscription où réside cet officier public ou ministériel.

La Banque de France a réduit le taux de son escompte de 8 à 7 %. La Banque d'Angleterre a réduit le sien de 9 à 8 %.

On écrit de Gand :

« L'émigration des ouvriers manufacturiers de notre ville, pour l'étranger, continue à prendre de vastes proportions, attirés qu'ils sont par un salaire plus élevé qu'ici. On signale de nouveaux enrôlements d'artisans gantois pour la Hollande, pour Marœuil, près d'Arras, et pour Lisieux, département du Calvados, en France, où des établissements industriels manquent de bras, et où l'on accorde un haut salaire. »

Le jour de la Saint-Médard (8 juin) approche, et l'on commence à se demander si les beaux jours dont nous jouissons et qui transforment ce printemps en été véritable se continueront quand l'été sera venu. On connaît la croyance populaire qui attribue à l'influence de Saint-Médard, l'état de l'atmosphère à la suite de la fête de ce saint. Si l'on pleut le jour de la Saint-Médard, il pleut, dit-on, pendant les quarante jours suivants, observation d'ailleurs, annuellement démentie. Cependant en Angleterre comme en France, une observation pareille et aussi peu fondée trouve un égal nombre de croyants. Seulement ce n'est pas saint Médard qui fait le beau ou le vilain temps, c'est saint Swinthin. Ce saint était évêque de Winchester, il mourut en 862 et on l'inhumait dans le cimetière de son église. Quand on le ca-

nonis on transporta ses précieuses reliques du cimetière dans les caveaux de l'église. Or, le jour de cette translation, il plut à torrents et ainsi sans discontinuer pendant quarante jours. Depuis lors, saint Swinthin est en Grande-Bretagne la terreur du peuple, comme saint Médard en France.

Avant-hier, dans l'après-midi, un accident dont les conséquences ont été fort graves a eu lieu près de la commune d'Hem.

Deux chevaux attelés à une voiture qui renfermait plusieurs personnes se sont emportés. Pour les arrêter un jeune homme de notre ville, M. P... s'est précipité de l'intérieur et a été assez grièvement blessé. On espère cependant que les suites de cet accident ne mettront pas la vie de M. P... en danger.

A ce propos nous rappellerons un conseil donné par un de nos premiers écuers dans un traité d'équitation :

« Quand un cheval s'emporte, dit-il, soit à l'attelage, soit monté, le plus prudent est de rester dans la voiture ou sur le cheval, à moins d'avoir un précepte devant soi auquel cas, de deux dangers, on choisit évidemment le moindre. »

Mais si l'on a de l'espace, une route ordinaire, il est certain qu'en ne bougeant pas, on a plus de chances d'échapper au péril.

Les exemples sont nombreux, un entre autres les resume tous : la mort du duc d'Orléans.

Le prince avait l'expérience des chevaux, c'était un homme habile à tous les exercices du corps. Le marche-pied de sa voiture était à quelques centimètres du sol, il descendait avec toutes les précautions possibles. On sait le résultat.

En voiture surtout, mieux vaut ne pas sauter. Les chevaux, après une course longue et furieuse, se calment, la fatigue les arrête si le cocher ne peut y parvenir de son siège.

Admettons qu'un obstacle se présente, il les arrête forcément, et la voiture, fût-elle brisée, on a la chance d'être préservé par la voiture elle-même. La chute, dans tous les cas, est moins dangereuse ainsi.

Dans ces dernières années on a beaucoup parlé d'inventions, de systèmes d'attelage qui, au moyen d'un ressort, arrêtaient spontanément le cheval le plus furieux. Si ces systèmes sont réellement applicables, pourquoi ne pas les adopter ?

Un écuier, dont le nom nous échappe, a aussi trouvé un mors (celui pour les chevaux montés) qui arrête presque sur place le cheval qui s'emporte, et tient mieux sur les barres. Ce mors pourrait être le sujet d'un examen sérieux. Mais les inventions les plus utiles ont lentement leur application.

Nous avons dit, dans un de nos précédents numéros, en parlant des fêtes de la Pentecôte, qu'on pourrait former une société chorale pour la paroisse Ste-Elisabeth.

On nous assure que la nouvelle société chorale la Lyre roubaisienne, qui a pour chef M. Charles Menard, et dont le siège est établi à l'estaminet du Sapeur-Pompier, vient d'offrir son concours à M. le curé de la nouvelle paroisse.

On doit féliciter de leur démarche les membres de cette société naissante ; plusieurs des jeunes gens qui la composent ont de très bonnes dispositions et le travail et la persévérance aidant, nous espérons qu'il ne tarderont pas à se faire entendre.

Nous recevons la note suivante :

« La société Saint-Joseph a célébré gaiement sa fête annuelle, lundi dernier. La messe le matin ; le soir les jeux. Il fallait voir comme c'était animé ! C'est qu'aussi il y avait 80 prix à distribuer, de quoi remonter tous les ménages ! Et puis chacun,

te, elle fut saisie tout à coup d'un nouvel accès de faiblesse.

« Hélas ! dit-elle, si ma volonté avait triomphé, si elle s'était appelée Concordia les choses ne seraient pas restées à moitié chemin ; elle aurait accepté l'offre de devenir baronne, et elle le serait réellement devenue. C'est la faute de feu son père, si ce plan a échoué. Mais ce qui est fait est fait, et puisqu'elle a l'air d'être heureuse, alors... »

Ici elle frappa à la porte. Elle ne voulait pas s'exposer plus longtemps à la tentation, et, d'ailleurs, comme elle tenait beaucoup aux convenances, elle ne pouvait pas permettre aux jeunes gens de rester seuls ensemble toute la soirée.

« Mère ! s'écria Blenda. — Tante ! » s'écria Jean (nous n'osons pas offenser notre héroïne en l'appelant Jean).

Et ils s'empressèrent d'aller la rejoindre.

L'embarras et l'explication auraient alors recommencé — aussi peu agréables peut-être l'un que l'autre — si madame Emergence n'eût levé d'elle-même la difficulté. Quel bonheur !

Incapable de jouer l'ignorante, elle coupa la parole à son futur gendre, dès les premiers mots, par cette exclamation : « Je sais tout, j'ai tout entendu, et, pour l'amour de feu Régine-Sophie, il faut bien que je sois contente du gendre que le sort me donne en partage. »

C'était là, il est vrai, une formule tout autre que celle qu'elle eût employée si le sort lui avait donné le comte ou le baron ; néanmoins, telle qu'elle était, elle ravit infiniment le jeune Blucher.

« Ma bonne, mon excellente tante, dit-

il, cette générosité me rend à jamais le plus dévoué des fils, et, si Dieu le permet, ma Blenda sera si heureuse qu'elle n'aura pas le loisir de regretter le haut rang qu'elle aurait pu occuper ! »

Blenda était déjà dans les bras de sa mère.

« Es-tu réellement heureuse, enfant ? — Je suis plus qu'heureuse, je suis en paradis, et pourtant c'est la première fois que je me trouve sur la terre, car, de ce moment je n'habiterai plus jamais des châteaux en Espagne. »

« Allons, allons, petite, tout cela est bon, et, Dieu merci, nous avons, en tout cas, lieu d'être satisfaites du résultat de notre voyage. »

Quand nos dames furent seules, le soir, dans la grande et belle chambre d'étrangers, destinée à devenir la propre chambre de madame de Kühlen, elles purent s'épancher avec confiance, comme elles le désiraient toutes deux.

La fille jura alors à sa mère qu'elle ne faisait pas l'ombre d'un sacrifice en refusant le baron, et que la seule chose qui la peinait c'était la pensée de l'aîtriser doublement en l'informant de son propre bonheur — bonheur si intime et si élevé qu'elle ne comprenait la vie possible qu'aux côtés de Jean. Cette déclaration tranquillisa complètement l'âme de madame Emergence.

La belle propriété, sa ravissante position, son confort et son élégance avaient enchanté au même point la mère et la fille, et elles avaient appris toutes deux avec une joie indicible que le cousin Jean se proposait de céder à l'automne son commerce à l'un de ses commis. Il possédait une fortune suffisante pour pouvoir vivre indépendant et heureux en s'occu-

pant d'agriculture.

Le jour menaçait de poindre avant que le sommeil fermât les yeux de nos dames. La mère qui s'était mise au lit depuis longtemps, le chassait en demandant à toute minute à Blenda si elle était décidée à ne jamais quitter la fenêtre. Et Blenda, qui ne pouvait se rassasier de voir son jardin, son lac, ses îlots, bref tout ce qui lui appartenait maintenant, répondait toujours : « Je viens, mère. » Elle ne bougeait point, cependant ; enfin madame Emergence eut recours à une ruse très fine.

« O mon Dieu ! s'écria-t-elle, quelle mine tu auras demain ! Je suis convaincue que Johan croira que toute la beauté qu'il a adorée ce soir n'était qu'un rêve ! C'était là un argument irrésistible. »

Blenda quitta précipitamment la fenêtre en envoyant encore une demi-douzaine de baisers de la main à ses aîeées, à ses parterres, à toute sa propriété.

### XLI

Lorsque le lendemain matin, veille de la Pentecôte, notre héroïne s'éveilla à la continuation de la nouvelle vie qui venait de commencer pour elle, sa première pensée — après celle qui s'exhalait dans un fervent soupir de gratitude envers Dieu — fut de récapituler sa vie passée pour se punir de toutes ses folles imaginations.

Mais — avouons-le, non pas à l'honneur de sa patience — avant d'en être à la moitié de cette revue, elle la trouva ennuyeuse, et elle fit précipitamment une croix sur les folles pensées, en disant d'un ton solennel :

« N'en parlons plus ; j'étais une enfant ; me voilà devenue une grande personne. » Puis elle s'empressa de s'habiller, pour

faire de sa matinée un emploi plus agréable.

Sa mère dormait encore, et, comme madame Emergence était une sorte de pendule vivante, Blenda en conclut qu'il était de bonne heure et que le cousin Jean ne serait pas levé non plus, ce qui lui permettait, à elle, de parcourir librement sa grande maison.

Elle brûlait de circuler toute seule à travers toutes les pièces, de s'étendre sur tous les sofas et de se mirer dans toutes les glaces.

Pour celui qui n'a jamais rien possédé, il y a un charme merveilleux, un charme inexplicable à se voir enfin propriétaire de quelque chose.

Il va de soi que le peignoir chéri n'était pas resté à la maison. Blenda le passa à la hâte ; puis, sans perdre une minute, elle sortit furtivement de la chambre, et descendit le large escalier, légère et silencieuse comme une ombre.

Elle arriva à la salle à manger, dont les portes étaient ouvertes.

Heureusement, personne ne se montrait ; mais la table du déjeuner, déjà servie, avait été levée, et Blenda qu'il ne devait pas être une heure par trop matinale.

Après avoir fait d'un air important l'inventaire de toute l'argenterie et de toute la porcelaine qui se trouvait là, et les avoir jugées admirables, la future maîtresse de ces trésors s'élança au salon, où elle aperçut tout à coup une porte fermée, qu'elle n'avait point remarquée la veille. Déjà elle se disposait à l'ouvrir, lorsqu'elle réfléchit qu'elle pourrait bien... faire fausse route.

Hésitante et les joues écarlates, elle rebroussa chemin, et rien au monde ne l'eût empêchée de faire ce qu'elle fit alors,

c'est-à-dire de s'arrêter devant le grand trumeau.

La glace en était si belle, si limpide ! Aussi est-il douteux que notre héroïne fût allée plus loin, si la porte mystérieuse ne s'était ouverte en ce moment et si Jean n'avait paru tout à coup.

A la vue de sa fiancée, il poussa un cri d'étonnement et de joie ; mais elle, toute confuse d'avoir été surprise pendant son inspection, elle s'enfuit, et il ne la rattrapa que dans la petite bibliothèque où ils avaient échangé leurs serments la veille au soir.

Que se dirent-ils alors ? nous l'ignorons. Nous savons seulement que leur tête à tête ne tarda pas à être troublé par madame Emergence, qui accourut à son tour hors d'haleine.

« Bon Dieu, mère ! comment as-tu fait pour te lever et t'habiller si vite ? »

« Je me suis éveillée au moment que tu sortais de la chambre ; et vois-tu, petite, à parler franchement, je crois que nous ferions bien, pour ne pas nous exposer aux mordantes épigrammes d'Henriette, de nous préparer tout de suite à partir, de rentrer en ville dès ce matin, et de nous rendre ensuite à Henrikslund. »

(La suite au prochain numéro.)

### ENCRE JAPONAISE COMMUNICATIVE

DU CHIMISTE N. ANTOINE, DE PARIS,

(Copiant encore un mois après l'écriture.)

Prix : 2,50 le litre,

1,50 le demi-litre,

Seul dépôt pour Roubaix et Tourcoing chez J. Reboux, 56, Grande-Rue, Roubaix.